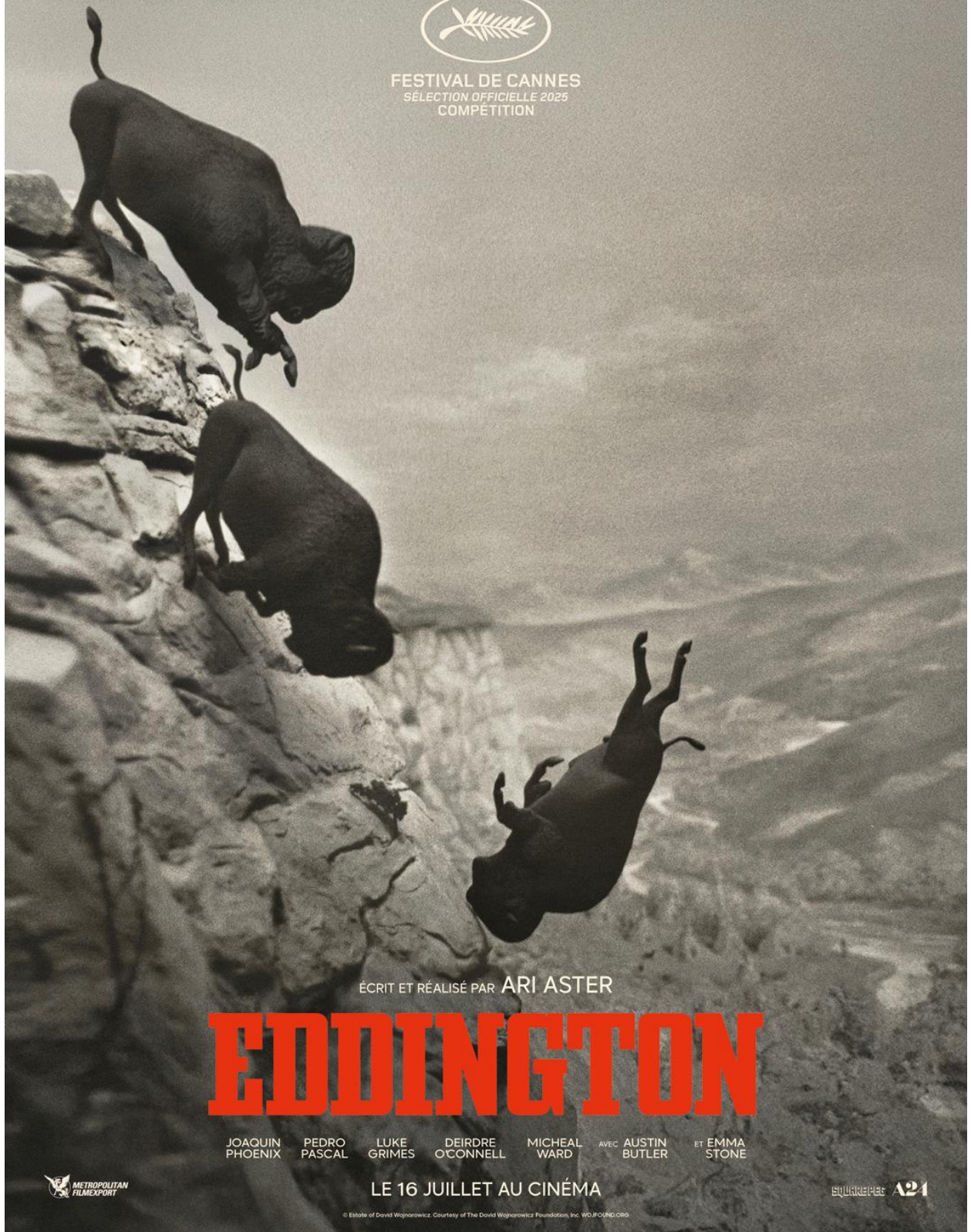




FESTIVAL DE CANNES
SÉLECTION OFFICIELLE 2025
COMPÉTITION



ÉCRIT ET RÉALISÉ PAR ARI ASTER

EDDINGTON

JOAQUIN
PHOENIX

PEDRO
PASCAL

LUKE
GRIMES

DEIRDRE
O'CONNELL

MICHEAL
WARD

AVEC AUSTIN
BUTLER

ET EMMA
STONE

LE 16 JUILLET AU CINÉMA



GUERREPEE A24

© Estate of David Wojanowicz. Courtesy of The David Wojanowicz Foundation, Inc. WOJ.FOUND.ORG



FESTIVAL DE CANNES
SÉLECTION OFFICIELLE 2025
COMPÉTITION

METROPOLITAN FILMEXPORT et A24

Présentent

Un film écrit et réalisé par ARI ASTER

EDDINGTON

Durée : 2h27

Sortie nationale : le 16 juillet 2025

Vous pouvez télécharger l'affiche et des photos du film sur :

metrofilms.com

Distribution :

METROPOLITAN FILMEXPORT

29, rue Galilée - 75116 Paris

Tél. 01 56 59 23 25

info@metropolitan-films.com

Relations presse :

HOPSCOTCH Cinéma

25 rue Notre-Dame-des-Victoires - 75002 Paris

Alexis Delage Toriel & Nino Vella

adelagetoriel@hopscotchcinema.fr

nvella-projet@hopscotchcinema.fr

SYNOPSIS

Mai 2020 à Eddington, petite ville du Nouveau Mexique, la confrontation entre le shérif (Joaquin Phoenix) et le maire (Pedro Pascal) met le feu aux poudres en montant les habitants les uns contre les autres.

NOTES DE PRODUCTION

Écrit et réalisé par Ari Aster, EDDINGTON est un thriller paranoïaque aux airs de western contemporain qui se déroule dans le sud-ouest des États-Unis au cours de l'été 2020. Isolée, confinée, frappée de plein fouet par la pandémie, la nation tout entière, sous tension maximale, s'est mise à n'envisager le réel qu'à travers le prisme déformant des réseaux sociaux – jusqu'à en perdre la raison.

Dans EDDINGTON, Joaquin Phoenix interprète Joe Cross, shérif d'une petite ville de 2500 habitants qui décide de se présenter aux élections municipales lorsque Ted Garcia (Pedro Pascal), maire sortant aux idées progressistes, tente de moderniser sa ville, un rien arriéré, en attirant un nouveau *data center* dédié à l'intelligence artificielle.

Pour son quatrième long métrage, Ari Aster adopte la forme d'un western en racontant l'affrontement classique entre deux visions du monde, diamétralement opposées. Alors que l'avenir de la petite ville d'Eddington, au Nouveau-Mexique, est en jeu, la population, contaminée par les théories conspirationnistes et ulcérée par l'impuissance des pouvoirs publics, est au bord de la rupture.

« On sait tous que chacun d'entre nous est dans sa bulle, prisonnier d'un système qui s'appuie sur des contenus relayés par des personnes qui partagent les mêmes opinions que nous », explique le réalisateur. « Le problème, c'est que les gens ont tendance à oublier cette réalité. EDDINGTON raconte ce qui se passe quand ce système dégénère totalement et que les bulles explosent. »

Dans le film, les habitants de la petite ville sont confrontés à un monde en mutation. Ces seconds rôles sont interprétés par Emma Stone, Austin Butler, Luke Grimes, Deirdre O'Connell, Micheal Ward, Clifton Collins Jr., William Belleau, Amélie Hoeferle, Cameron Mann, et Matt Gomez Hidaka.

« EDDINGTON est un microcosme du monde touché par le COVID-19, au début de la pandémie », note Grimes qui campe le shérif adjoint Guy Tooley. « Cette petite ville est emblématique de l'Amérique tout entière et nous permet de raconter comment ce qui

s'est passé cet été-là a instillé la peur en chacun de nous et précipité la population au bord de l'abîme. »

Surtout, le film est traversé par l'absurdité des événements qui sont nés de ce malaise et qui ont marqué les cinq années suivantes. EDDINGTON prend souvent l'allure d'une comédie grinçante car, au fond, si on ne peut pas rire du chaos de l'Amérique actuelle, il ne reste plus qu'à en pleurer.

« *Ne vous méprenez pas : je ne trouve pas cette situation drôle* », s'explique Aster. « Ce qu'il y a de pernicieux dans notre culture, c'est qu'elle est à la fois effrayante, dangereuse, catastrophique... et en même temps absurde, stupide, impossible à prendre au sérieux. »

Malgré ce caractère absurde, dit-il, « *Je voulais que le film reflète l'Amérique dans laquelle nous vivons, sans forcément diaboliser un camp et faire preuve d'angélisme pour l'autre. J'espère que l'approche du film est démocratique dans la mesure où l'on donne autant de poids à chaque instrument dans cet orchestre cacophonique. Au bout du compte, quelles que soient nos divergences d'opinion, nous devons réapprendre à dialoguer les uns avec les autres. La puissance des nouvelles technologies et de la finance nous a maintenus chacun dans son silo, mais nous sommes tous dans la même situation. Nous savons tous qu'il y a un problème.* »

Joaquin Phoenix ajoute que, pour le meilleur ou pour le pire, il « *espère que les spectateurs retrouveront notre monde dans le film.* »

UN ÉTÉ AUX CONSÉQUENCES MAJEURES

Né à New York, Ari Aster a grandi à Santa Fe avant de suivre des études de cinéma à Los Angeles. S'il souhaitait réaliser un western depuis longtemps et qu'il avait envisagé ce projet pour son premier long métrage, il a fini par le mettre de côté au profit d'HÉRÉDITÉ, film d'horreur occulte qui l'a révélé en 2018.

Au début du confinement, alors qu'il était revenu vivre au Nouveau-Mexique (sa famille habitant dans la périphérie d'Albuquerque), il a repensé au projet sous un nouveau jour. Cloîtrée à domicile, une bonne partie de la population s'est mise à travailler à distance et à créer du lien avec les autres à travers Internet. Face à cette période qui semblait particulièrement explosive, Aster a souhaité situer l'intrigue en juin 2020 qu'il considérait comme une poudrière qui avait enfin explosé.

« Quand la pandémie de COVID s'est déclenchée, suivie par le meurtre épouvantable de George Floyd, j'ai senti qu'il était temps de reprendre EDDINGTON et de m'emparer de ces événements pour tenter de décrypter ce qui se passait », confie Aster.

À cette époque, les Américains passaient l'essentiel de leur temps sur le web, dialoguant avec le monde à travers un flux incessant d'actualités, de témoignages personnels, de théories du complot et de désinformation qui se déversaient sur Internet avec plus d'ampleur, alors que la pandémie de COVID s'intensifiait et que le mouvement Black Lives Matter mobilisait les foules. Aster a perçu dans ce phénomène le rôle croissant des technologies dans la manipulation et les fractures de la société, au point de résumer d'un trait d'esprit : *« EDDINGTON est un western dans lequel les téléphones tiennent lieu d'armes. »*

Il poursuit : *« À mes yeux, le film parle de la place de l'individu dans ce nouveau monde étrange. Les idéaux individualistes, nés après les années 1960, ont évolué sous des formes absurdes dans l'esprit des gens. Ces derniers attendaient qu'un système comme celui-ci, qui relaie leurs idées, apparaisse pour qu'ils puissent se renvoyer ces contenus – des contenus dont les racines plongent dans l'histoire américaine. Le film parle de l'histoire américaine, du fait que cette histoire s'est enracinée dans la tête des gens, mais aussi de la manière dont ce système qui relaie leurs idées, très puissant, a exacerbé les*

tensions jusqu'à provoquer une déflagration. Je tenais à lâcher ces radicaux libres dans cette petite ville, car lorsqu'ils se percutent en vase clos, il en émerge une forme de logique aussi déroutante qu'inquiétante »

Il compare ce nouvel écosystème de l'information à un véritable Far West, ce qui rend d'autant plus pertinent son choix du western. C'est une sorte de réalité à scénarios multiples, où chacun s'improvise narrateur de son propre récit, convaincu d'emprunter le chemin de la vérité et de décrire le monde tel qu'il « devrait » être.

« Je suis frappé de voir à quel point cette obsession collective entre en collision avec le rêve américain », explique Aster. « C'est un face-à-face entre l'histoire et la mythologie, où nous tentons désespérément d'échapper à notre passé grâce au mythe. Nous sommes tous hantés par des choses qui remontent à nos origines mêmes. Quand j'ai commencé à écrire le scénario, on était en plein confinement – et tout va si vite aujourd'hui qu'il est parfois difficile de se souvenir de ce qui s'est passé il y a trois semaines, alors cinq ans en arrière, il ne faut pas y penser. On traverse une période en constante évolution. On a le sentiment qu'il s'agit d'une rupture, mais c'est peut-être un aboutissement. »

LE TRAIN SIFFLERA TROIS FOIS... AU NOUVEAU-MEXIQUE

Aster a mis de côté le scénario d'EDDINGTON en août 2020 pour s'atteler à la prépa de son troisième film, *BEAU IS AFRAID*, sa première collaboration avec l'acteur oscarisé Joaquin Phoenix. Une fois ce projet terminé, il a sillonné le sud-ouest du pays en voiture afin de mieux cerner la mentalité des petites villes et leur orientation politique, tout en puisant son inspiration dans les paysages. Il espérait trouver ainsi le cadre idéal où il pouvait situer son histoire.

« Je n'aimais pas trop le Nouveau-Mexique quand j'étais enfant, mais en tant qu'adulte, j'ai appris à l'apprécier », confie Aster. « J'ai fait beaucoup de recherches, en allant de ville en ville, de bourgade en bourgade, de pueblo en pueblo, en discutant avec un maximum de gens pour avoir un aperçu complet des réalités politiques locales et de l'orientation idéologique de l'État. »

Il a été séduit par les aspects les plus subtils et complexes de l'État, y compris l'autonomie des Pueblos, ces terres tribales indigènes fonctionnant comme un univers parallèle avec leurs propres forces de l'ordre et leur code judiciaire. Il a identifié les clivages entre les groupes ethniques et les tensions sociales entre les Hispaniques, la petite communauté mexicaine, la communauté amérindienne et les blancs. Autant de rapports complexes qui marquaient la région bien avant sa naissance et qui l'ont frappé à nouveau lorsque, adulte, il est revenu y vivre.

À mesure qu'Aster intégrait ces nuances délicates dans son récit, il a décidé de faire de son shérif fictif un conservateur et du maire sortant, son rival, un progressiste. *« Le ton du scénario n'en était que plus clair pour moi, et c'est ce qui m'a donné une logique bien définie sur laquelle m'appuyer en écrivant les deux personnages », explique-t-il. « Je voulais faire un film où chacun a un point de vue qui peut se défendre, même si celui-ci peut sembler déformé ou délirant. »*

Cette rivalité a donné lieu à un affrontement classique qui allait se dérouler dans les rues, les *saloons* et les allées des supermarchés d'Eddington. Le shérif Joe est la figure centrale du récit, refusant de porter un masque sanitaire au nom du bon sens, tout en luttant pour maintenir l'ordre social. Le maire, Ted, s'oppose à lui, en jouant un rôle décisif dans la

vie citoyenne et politique. Entrepreneur dans le secteur technologique, et patron du bar de la ville, il s'efforce de faire venir un data center *hyperscale* ultramoderne à Eddington.

Aster, qui souhaitait retravailler avec Phoenix, n'a pas tardé à solliciter l'acteur pour lui proposer le rôle du shérif Joe dès qu'il a achevé son scénario, dans sa version réactualisée. Il voulait que le personnage soit « *sans malice et doux* », ce qui tranchait de manière saisissante avec l'image de Phoenix dans l'esprit du public.

L'acteur, de son côté, trouvait jubilatoire d'incarner un shérif emblématique d'une petite ville, s'inspirant d'une longue tradition de shérifs et de bandits armés de westerns, remontant à John Ford et Howard Hawks. Au moment où on rencontre son personnage, Phoenix explique : « *Joe est sympathique et attachant – c'est le héros de la ville. Il est vulnérable, il tient aux habitants du coin et à sa femme, et il se bat pour ce qui lui semble juste.* »

Principal opposant du shérif, Ted, le maire, est issu d'une famille installée au Nouveau-Mexique depuis plusieurs générations. C'est un riche homme d'affaires qui a élevé, seul, son fils Eric, devenu adolescent. Il est incarné par Pedro Pascal, acteur nommé à l'Emmy, avec un charisme décontracté et une aisance désabusée. Au début du film, alors que la pandémie sévit depuis quelques mois seulement, il se prépare à sa réélection, déterminé à propulser Eddington dans le futur. Pour ce personnage, Aster s'est inspiré d'une élue qu'il a rencontrée lors de son périple à travers la région : celle-ci cherchait à développer l'énergie solaire dans son fief du Nouveau-Mexique, tout en se battant contre les tracasseries administratives et en limogeant des adversaires politiques dans l'espoir de donner un coup d'accélérateur à la rupture technologique qu'elle voulait mettre en place.

Pour Phoenix, ce réalisme était essentiel à la tension entre les deux adversaires : « *On a parcouru le Nouveau-Mexique, rencontré des shérifs et des élus locaux. Ces discussions ont vraiment nourri notre jeu. Pedro apporte une vraie humanité à son personnage, mais aussi une complaisance bien réelle, teintée d'hypocrisie – exactement ce que Joe décide de combattre.* »

Pascal, lui, s'est réjoui de pouvoir explorer les contradictions d'un personnage *a priori* vertueux, mais foncièrement hypocrite. « *Je voulais que Ted donne le sentiment qu'il est*

aussi sincère que possible », confie-t-il. « Et pour ça, il fallait assumer ce qu'il a de ridicule, d'effrayant, de triste, de dur – autant de nuances qui le rendent profondément humain et attachant. »

Il poursuit : « Comme toujours avec Ari Aster, EDDINGTON touche à nos angoisses et à nos peurs les plus profondes. Pour moi, c'est une comédie américaine grinçante dans ce qu'elle a de plus pur – féroce­ment drôle, audacieuse jusqu'à susciter le malaise, le genre de scénario rare sur lequel on ne tombe pas fréquemment. »

LES HABITANTS DE LA VILLE

Autour du shérif et du maire, gravitent toute une galerie de personnages qui campent avec justesse la diversité et les contradictions de l'Amérique profonde et, et plus précisément, celle du Nouveau-Mexique. La commune d'Eddington englobe le comté de Sevilla et le Pueblo voisin de Santa Lupe, dessinant un tableau social riche et contrasté.

« Beaucoup de ces personnages incarnent des idées politiques contradictoires qui les isolent les uns des autres », explique Ari Aster. « Je voulais faire un film de genre en revisitant les archétypes. Il fallait qu'on puisse ressentir de l'empathie à l'égard de ces personnages et de leurs peurs. Ce sont des gens ordinaires, faillibles, qui croient sincèrement défendre le bien commun. Leur ressenti n'est pas erroné, mais il se manifeste de manière étrange, parfois terrible, et parfois aussi en déformant la réalité. Il y a des inégalités structurelles profondes qui n'ont jamais disparu. Le problème est bien réel, et nombre de ces théories du complot d'extrême-droite reprennent en réalité les thèses conspirationnistes de gauche des années 1960. Ceux qui y adhèrent ne sont ni fous, ni idiots. C'est ce système qui, à force de leur retourner le cerveau, a fini par les rendre fous. »

Emma Stone, actrice oscarisée, interprète Louise, épouse perturbée du shérif Joe. Encore traumatisée par une enfance douloureuse, elle s'est réfugiée dans la fabrication de poupées et les théories du complot en ligne. À bien des égards, elle est le personnage le plus touchant du film – une femme manipulée par des groupes répandant des idées conspirationnistes qui ont prospéré au plus fort de la pandémie. *« Elle a sombré dans un univers proche de l'idéologie QAnon »*, souligne Aster, précisant que ses anciennes blessures conjuguées aux messages qu'elle lit sur le web l'ont faite basculer dans un abîme très sombre.

« La confection de poupées est le moyen qu'a trouvé Louise pour s'exprimer, car d'après ce qu'elle donne à voir, elle n'est pas quelqu'un de très loquace, en particulier avec son mari », signale Emma Stone. *« Elle se sent incomprise par Joe et par sa mère. »*

Joe et Louise vivent avec Dawn (Deirdre O'Connell), la mère de Louise qui, elle aussi, s'est laissée gagner par toutes sortes de théories complotistes glanées en ligne. En plein confinement, il devient difficile de lui échapper dans cette maison encombrée, où elle assène ses idées aussi tranchées que controversées qu'elle a puisées sur d'innombrables

forums. Sa présence envahissante crispe davantage encore les rapports déjà tendus entre la mère et la fille, mais aussi au sein du couple.

Tandis que Joe se débat avec les injonctions fédérales et peine à faire décoller sa campagne électorale, Louise et Dawn basculent dans une forme de vénération pour Vernon Jefferson Peak (Austin Butler). Ce gourou, qui a déjà de nombreux adeptes en ligne, affirme avoir été exploité sexuellement et propose à ses disciples une mise en scène mêlant réconfort et rédemption. Marquée par sa propre histoire, Louise est fascinée par cet homme qui parle à cœur ouvert des blessures qu'il prétend avoir subies. Ari Aster le décrit comme une figure d' « *enchanteur maléfique* ».

« *Elle se sent proche de Vernon au moment même où elle commence à étouffer dans cette maison isolée, entre son mari et sa mère* », explique Emma Stone. « *Elle est hantée par son passé et elle cherche désespérément quelqu'un qui la comprenne.* »

Les films d'horreur d'Ari Aster abordaient déjà les dérives sectaires et les croyances spirituelles, mais EDDINGTON s'en démarque en élargissant le point de vue : il s'intéresse à une forme plus diffuse de mentalité sectaire, à la manière dont les systèmes de croyance s'installent et contaminent leurs plus fervents adeptes. Le cinéaste poursuit également son exploration du traumatisme et de sa transmission d'une génération à l'autre, autant de thèmes qui trouvent ici un point de convergence inédit.

« *Je me méfie beaucoup du terme 'traumatisme'. C'est devenu l'une des obsessions majeures de notre époque, où chacun semble s'être refermé sur soi-même, et où le lien social a été remplacé par un combat perpétuel entre soi et soi-même* », ajoute Aster. « *Mais avec Louise, c'est inévitable. Et ce qui me fascine, c'est la manière dont le traumatisme peut devenir un levier de manipulation.* »

« *Vernon pousse ses adeptes à accepter leurs blessures profondes et à refuser de se laisser envahir par la honte – et Louise est particulièrement réceptive à son message* », indique Emma Stone.

Austin Butler, acteur nommé à l'Oscar, insuffle à Peak un mélange troublant de charisme et de fragilité. Peak a construit son personnage, assez insaisissable, grâce au web et le cinéaste le compare à un enchanteur, à la fois escroc et menteur. Il a demandé à Butler

de ne s'inspirer d'aucun personnage réel en particulier ayant sévi sur Internet pendant la pandémie, mais plutôt d'incarner une figure plus nébuleuse et universelle.

« Louise est une proie facile », remarque Aster. « Elle n'a pas surmonté ce qu'elle a vécu quand elle était petite et elle est en quête de réponses à ses questions. C'est alors que Vernon Peak lui propose des réponses, fidèle à la manière de faire des démagogues. »

À mesure que sa femme et sa belle-mère tombent sous l'emprise croissante de Peak, Joe se rapproche de ses adjoints, Guy Tooley (Luke Grimes) et Michael Cooke (Micheal Ward), qu'il recrute comme conseillers pour sa campagne municipale. Tooley est blanc, Cooke est noir, et tous deux sont pressentis pour succéder à Joe au poste de shérif. Leur rivalité nourrit une tension raciale qui s'intensifie lorsque le mouvement Black Lives Matter commence à toucher Eddington.

« Il n'y a pas de héros au sens traditionnel du terme dans les films d'Ari, ce qui fait qu'on a du mal à vraiment cerner la nature de ses personnages », confie Grimes. « Au fond, Guy n'est pas un type bien, et au fil de l'histoire, on découvre des aspects peu reluisants de sa personnalité. En tant qu'acteur, c'était passionnant, pour moi, d'explorer ce type de zones troubles pour la première fois. »

De son côté, Cooke connaît Joe depuis toujours. Son père était shérif du comté de Sevilla à l'époque où Joe n'était encore que simple sergent. Entre la complicité qui lie Cooke à Joe et les ambitions de Guy, la rivalité entre les deux adjoints n'en est que plus vive – et elle basculera dans la violence au cours du dernier acte du film.

« Michael est un homme noir et il est shérif-adjoint dans cette petite ville du Nouveau-Mexique. Il aime les bitcoins et les arts martiaux, et il s'entraîne au stand de tir pour améliorer ses performances », explique Ward. « Il ne s'est pas encore trouvé et il compte sur son entourage pour l'aider à affirmer son identité. »

Grimes ajoute : *« Guy et Michael sont en rivalité. Guy le considère comme un collègue, mais aussi comme une menace, car il prend plus vite du galon que lui. Et Joe ne témoigne pas la même reconnaissance à Guy qu'à Michael, ce qui suscite chez lui un sentiment d'animosité et de colère. »*

Témoin de tout ce chaos, Butterfly Jiminez (William Belleau), shérif tribal du Pueblo de Santa Lupe, observe chacun des faits et gestes de Cross. En effet, il se méfie de son incompétence manifeste et le soupçonne d'actes criminels.

« Il se trame quelque chose de louche à Eddington, et Butterfly ne gobe pas les histoires qu'il entend », note William Belleau. « Il cherche à découvrir les cadavres dans le placard, qui commencent à ressortir dès que Joe annonce sa candidature à la mairie. Une ombre menaçante plane sur Eddington, et Butterfly entend bien dénoncer les manœuvres douteuses du shérif. »

Parallèlement, alors que le mouvement Black Lives Matter gagne Eddington en pleine pandémie, Ari Aster aborde l'influence des réseaux sociaux sur les plus jeunes, à travers le portrait de trois adolescents. Sarah (Amélie Hoeferle) incarne l'activiste déterminée qui organise la toute première manifestation BLM de la ville. Brian (Cameron Mann), archétype du garçon influençable, tombe amoureux d'elle et adopte du jour au lendemain de nouvelles idées politiques, au grand désarroi de ses parents conservateurs. Enfin, Eric (Matt Gomez Hidaka), le fils du maire, transgresse les règles du confinement et attise les braises d'un scandale qui menace d'éclater à Eddington.

Parmi les habitants d'Eddington, on croise aussi Lodge (Clifton Collins Jr.), sorte d'outsider à la dérive, mentalement perturbé et particulièrement instable et vulnérable. Sujet aux diatribes et aux délires, cet homme incompréhensible fait une apparition dès la scène d'ouverture du film, semant le chaos – et le COVID – à Eddington. Puis, on le retrouve par la suite au cours d'un échange avec le shérif, dans le *saloon* de la ville, qui fait basculer Joe dans la violence.

Collins ajoute : *« Lodge est emblématique de beaucoup de gens frustrés dans le pays. Il a peut-être été un citoyen respectable autrefois, mais il a sombré. Nous voulons tous faire partie d'une communauté, et Lodge veut trouver sa place et être pris en considération. Mais il incarne aussi les frustrations des gens. »*

À certains égards, le personnage incarne l'idée que la société se délite alors même que nous sommes plus connectés que jamais grâce à la technologie. Malgré tout, certains sont laissés au bord de la route de cette société ultra-connectée. Pour le réalisateur,

Lodge est un marginal qui, par ses invectives incessantes, semble paradoxalement régner sur la ville.

« Notre petite ville *[la pièce emblématique de Thornton Wilder]* m'a accompagné car ce texte brosse une sorte de portrait idyllique d'une petite ville à travers laquelle le personnage du régisseur nous sert de guide. J'avais envie de débiter le film en glissant un clin d'œil à la pièce », explique Aster. « Ici, c'est Lodge qui nous sert de guide à Eddington, mais il incarne aussi le pays tout entier – il est schizophrène, et il délire d'abord sur l'argent avant de parler de Dieu, puis il se perd dans des rimes absurdes. »

LA DIRECTION ARTISTIQUE

Le producteur Lars Knudsen, qui a collaboré à tous les films d'Ari Aster depuis HÉRÉDITÉ (et également travaillé avec Robert Eggers, David Lowery ou encore Kristoffer Borgli), a estimé que le scénario donnait d'emblée le ton de leur projet commun le plus ambitieux à ce jour.

« C'était une production très ambitieuse », confie Lars Knudsen. « Ari est très perfectionniste et peaufine le moindre détail. Et comme il est très exigeant avec lui-même, cela pousse toute l'équipe – comédiens comme techniciens – à adopter la même attitude. Contrairement aux précédents films d'Ari, qui avaient été tournés en grande partie en studio, EDDINGTON a été entièrement tourné en décors réels. »

Aster et ses chefs de poste ont sillonné presque toutes les villes du Nouveau-Mexique avant de se décider pour l'endroit idéal : Truth or Consequences, petite localité du comté de Sierra de 6000 habitants. Étant donné que la plupart des membres de l'équipe étaient logés près d'Albuquerque, à deux heures de route, T-or-C, comme l'appellent les habitants, n'était pas le lieu le plus évident ou le plus pratique pour le tournage. Pourtant, la ville, qui offre des paysages grandioses, était particulièrement cinégénique. Autant dire qu'elle a exercé une véritable fascination sur l'équipe.

« Quand nous avons découvert T-or-C, après avoir visité beaucoup d'autres villes, nous avons vite compris qu'elle avait tout ce que nous recherchions, sans parler d'une atmosphère singulière qu'on n'avait trouvée nulle part ailleurs », indique Darius Khondji, directeur de la photographie nommé aux Oscars. « C'est un endroit qui nous a fascinés – une ville où on pourrait tranquillement attendre la fin du monde. »

Le tournage, d'une durée de onze semaines, s'est essentiellement déroulé à Truth or Consequences puis s'est poursuivi, pendant quelques jours, à Madrid et à Tohajiilee, dans la périphérie d'Albuquerque. L'équipe déco a transformé les façades de bâtiments existants dans la petite ville, à l'instar d'un restaurant fermé reconverti en armurerie d'Eddington, et un bâtiment désaffecté métamorphosé en bureau du shérif – comme un vestige du passé, avec son unique cellule de détention, tout droit sortie d'un western classique.

Le chef décorateur Elliott Hostetter confie : *« C'était un vrai plaisir de travailler à Truth or Consequences. Je sortais de l'hôtel et je me retrouvais à Eddington. J'adorais voir les touristes tenter d'entrer dans le bureau du shérif ou dans le bar. »*

Le *saloon* du maire a été aménagé dans les vestiges d'un bâtiment désaffecté, jugé dangereux en raison d'un plafond menaçant de s'effondrer. L'équipe de Hostetter l'a consolidé, restauré, et a même peint une fresque murale retraçant l'histoire fictive d'Eddington sur ses murs.

« À un moment donné, quand je me promenais seul, je ne savais plus vraiment ce qui faisait partie de T-or-C ou d'Eddington », raconte Pascal. *« Certains décors étaient si bien intégrés à la ville qu'ils en devenaient indissociables, tandis que certains lieux existants se sont révélés être des décors parfaits pour le film. On avait l'impression de ne jamais quitter cette petite ville du Nouveau-Mexique. »*

En dehors de T-or-C, la maison de style pueblo de Joe et Louise, perchée sur une colline, se trouvait à Madrid, près de Santa Fe. Il s'agissait d'une belle et imposante propriété que l'équipe a aménagée pour qu'elle semble banale et envahie par les dessins et les poupées de Louise (réalisés par Aster), mais aussi par d'innombrables paquets de papier toilette, évoquant le réflexe d'accumulation observé au plus fort de la pandémie.

« Ce décor a été un véritable casse-tête pour l'équipe de tournage », explique Hostetter. *« La maison était juchée au sommet d'une falaise, battue par les vents très forts du Nouveau-Mexique, et tellement exigüe et encombrée qu'il n'y avait nulle part où l'équipe pouvait se tenir discrètement. Dans le film, Dawn emménage chez Joe et Louise, et elle y apporte toutes ses affaires pour s'installer dans le salon. Je voulais que l'espace semble étouffant, que la paranoïa envahissante de Dawn enferme physiquement Joe dans sa propre maison. Je voulais rendre palpable ce sentiment d'enfermement familial pendant le COVID, ce cauchemar délirant que tant de gens ont vécu. Et dans le même temps, la maison entretenait un lien très fort avec le paysage alentour – cette juxtaposition a été essentielle dans la mise en place de nombreuses séquences. »*

Pour restituer la beauté majestueuse du paysage du sud-ouest américain, Aster a engagé le directeur de la photographie franco-iranien Darius Khondji.

« Le fait que l'histoire se déroule dans le désert américain, tout en étant presque un huis clos, m'a tout de suite séduit », raconte Khondji. « Tout se passe à la fois dans cette petite ville perdue au milieu de nulle part, et dans la tête d'une poignée de personnages. »

Khondji et le réalisateur s'étaient donné pour mission de composer une vision somptueuse du Nouveau Far West américain, en opposant la beauté époustouflante des paysages à la laideur très actuelle des *data centers* et des centres d'affaires. Il a trouvé chez Aster un alter ego, animé d'un amour profond pour le cinéma, et en particulier pour le western classique. Sans calquer EDDINGTON sur une œuvre précise du genre, les deux hommes ont la même admiration pour les films de John Ford, Sam Peckinpah et Howard Hawks, ainsi que pour les chefs-opérateurs de légende comme Gregg Toland ou James Wong Howe.

« EDDINGTON instaure un dialogue avec d'autres westerns, tout en s'en démarquant », précise Aster. « Je ne cherchais pas à établir de correspondances directes avec d'autres films. Mais ces inspirations étaient clairement présentes dans mon esprit. »

Bien que le western ait longtemps obéi à des codes et des archétypes précis, le genre a aussi permis aux cinéastes d'aborder frontalement les traumatismes et les mythes fondateurs de l'Amérique – pouvoir, territoire, justice, identité – autant de thèmes que l'on peut décliner à travers une large palette esthétique. À partir du conflit entre le shérif et le maire, EDDINGTON se présente comme une relecture contemporaine du genre, miroir d'un combat plus large pour l'âme du pays. Le film troque les lasso et les hors-la-loi pour les armes symboliques de l'époque actuelle.

C'est dans cette optique que le *data center*, dévoilé dans le plan aérien final du film comme une forteresse menaçante et fascinante, a été conçu à l'aide des effets visuels. Pour le réalisateur, ce bâtiment fictif représente le cœur battant du récit – la finalité des ambitions, conflits et illusions de tous les personnages. Car EDDINGTON est, au bout du compte, un film qui parle des périls que fait courir à la société le progrès technologique quand il est hors de contrôle. *« Si je devais résumer, je dirais qu'EDDINGTON, c'est l'histoire de la construction d'un data center », affirme Aster.*

« À mes yeux, l'ennemi commun dans le film, c'est la 'distraction' », explique Aster. « On vit dans un système en déliquescence, où les combats politiques nous hypnotisent pendant que la tech et le capital resserrent leur emprise. Le résultat – un résultat accéléré par le COVID –, c'est que les gens sont impuissants dans ce système et qu'ils ont été privés de tout levier d'action réel sur le monde. Le contrôle de l'information et des données est devenu un privilège réservé à une élite, et le système fonctionne d'autant mieux si les soupçons et la colère des gens sont dirigés vers leurs voisins. La vieille croyance selon laquelle la démocratie est un contre-pouvoir face à une autorité débridée a disparu. La pandémie de COVID a coupé le dernier lien. Pourtant, un pouvoir – un pouvoir immense – s'exerce sur la société et on n'a pas encore trouvé le moyen d'y faire face. Mais il va falloir qu'on y arrive. Et c'est en cherchant à affronter ce pouvoir, justement, que les personnages d'EDDINGTON basculent dans une forme de folie, consciemment ou pas. »